

Charlie Reporter

À partir de cette rentrée, un lycéen peut choisir de ne plus faire de maths dès la classe de première. En effet, cette discipline disparaît en tant que telle du tronc commun, pour devenir facultative. Certains enseignants sont révoltés. Quant aux élèves, s'ils peuvent être soulagés à court terme, ils risquent de s'en mordre les doigts quand ils entreront dans l'enseignement supérieur. Au-delà de l'école, cette mesure prive les citoyens d'un élément fondamental de culture générale pour comprendre le monde dans lequel nous vivons.

ANTONIO FISCHETTI

Il y a sûrement beaucoup d'élèves qui y verront un motif de soulagement. Adieu théorèmes, équations et logarithmes : dans la réforme du lycée, à partir de la première, il est désormais possible de ne plus faire de maths.

Si le lycée est loin pour vous, une petite remise dans le bain est nécessaire. Avant, au lycée, il y avait trois « séries » dans la voie générale : scientifique (S), économique et social (ES) et littéraire (L). Seules les classes de L ne faisaient plus de maths en première. Désormais, à la fin de la seconde, une douzaine de spécialités (art, langues et littératures étrangères, biologie-écologie...) sont proposées aux lycéens. Ils en choisissent trois en classe de première et en gardent deux en terminale. Les maths représentent, dès lors, une spécialité parmi d'autres, et chaque élève peut façonner son propre « bac à la carte ».

La discipline est encore détestée. Il y a même un certain snobisme là-dessous.

L'élève aura donc le choix entre deux possibilités : soit faire des maths en tant que spécialité (et le niveau sera alors élevé), soit ne pas en faire. Un « tout ou rien » qui risque d'en rebouter plus d'un. C'est pourquoi les profs redoutent que les lycéens en fassent moins qu'avant. D'ailleurs, cela semble être déjà le cas, si l'on en croit Pierre Priouret, prof de maths à Toulouse et membre du Syndicat national des enseignants de second degré (SNES) : « Un chiffre résume tout : avant, 83 % des élèves faisaient des maths, car seules les filières littéraires n'en faisaient pas. À la rentrée de cette année, 50 % ont choisi de ne pas en faire en classe de première. Cette réforme s'inscrit dans une logique de renoncement à certains enseignements. » Toutefois, ce renoncement est totalement nié par le ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, de même que par le mathématicien et désormais politicien Cédric Villani, qui le soutient : pour eux, la matière subsiste dans un tronc commun intitulé « enseignement scientifique ». Sauf que, pour les profs comme Pierre Priouret, « ce ne sera pas le même niveau qu'avant, car il y aura seulement quelques notions de maths dans cet « enseignement scientifique » ».



ÉLOGE des maths

Certains pourraient se réjouir de cette apparente fin de l'hégémonie des maths dans la sélection au lycée. Malheureusement, cela risque d'être pire qu'avant, sous une forme toutefois plus subtile, vu que la sélection se fera qu'on le veuille ou non à l'entrée dans l'enseignement supérieur, comme le souligne Sandrine Charrier, secrétaire nationale du SNES en charge des pratiques pédagogiques : « La plupart des formations exigent que les étudiants aient fait des maths. Donc, si l'on n'en a pas fait, cela diminue le nombre d'orientations possibles. Notre position est qu'il devrait y avoir des maths pour tout le monde dans le tronc commun, quitte à les renforcer pour les filières scientifiques. »

La suppression des maths du tronc commun - du moins en tant que discipline à part entière - risque de raviver cette vieille scission entre « scientifiques » et « littéraires ». C'est oublier qu'elles servent aussi dans des domaines a priori très éloignés des sciences. Par exemple, l'étudiant qui veut faire de la sociologie doit pouvoir comprendre les statistiques et les probabilités. Pour se lancer dans la photographie, il n'est pas non plus inutile d'avoir des notions de maths si l'on veut comprendre le fonctionnement des lentilles optiques. Et même dans un domaine comme la philosophie, elles sont utiles pour le raisonnement et la manipulation des concepts abstraits.

Mais il n'y a pas que la fac dans la vie. Au quotidien, aussi, les maths sont très utiles. Ne serait-ce que pour suivre le journal télévisé, où l'on voit montrer des graphiques et des statistiques. Posséder certaines notions peut aider à ne pas être dupe de ce que certains journalistes ou hommes politiques veulent faire dire aux chiffres. Et puis, à une époque où beaucoup de jeunes se laissent séduire par des théories complottistes, une bonne formation en maths est une arme

de taille pour déjouer les erreurs de raisonnement. Un seul exemple : ne pas confondre « corrélation » et « causalité », autrement dit savoir que ce n'est pas parce qu'il se produit deux événements en même temps que l'un est la conséquence de l'autre. Le mathématicien Jean-Paul Delahaye, rédacteur de l'excellente chronique « Logique et calcul » dans la revue *Pour la science*, affirme qu'« il faut des maths pour être un citoyen complet, c'est une grammaire de la pensée, comme le langage. C'est nécessaire, par exemple, si l'on veut vraiment comprendre la façon dont les informations circulent sur les réseaux. Ceci, que l'on soit commerçant, économiste ou informaticien ». Avec tous ces arguments, il y aurait largement de quoi répondre à la sempiternelle question que se posent bon nombre d'élèves : les maths, à quoi ça sert ?

Et pourtant, la discipline est encore détestée par beaucoup. Il y a même un certain snobisme là-dessous : un homme politique peut clamer avec le sourire qu'il était nul en maths à l'école, alors qu'il n'oserait pas avouer avec autant d'aplomb ses mauvais résultats en français ou en histoire. Il faut admettre que les maths ne sont pas toujours marrantes. Il serait grand temps de les rendre plus attractives. En 2018, Cédric Villani avait rédigé un rapport dans lequel il suggérait de « proposer aux élèves du lycée un module annuel de « réconciliation » avec les mathématiques sur des thématiques et des démarches nouvelles ». Apparemment, ces idées ne semblent pas vraiment avoir été suivies d'effets (on a laissé un message sur le répondeur de Cédric Villani, mais il n'a pas donné suite, sans doute trop occupé par sa candidature à la Mairie de Paris).

Personnellement, au lycée, j'aurais adoré découvrir les maths à travers l'histoire, souvent très romanesque, des mathématiciens. Prenez Pythagore, qui a été, au I^{er} siècle avant notre ère, le premier à établir des relations entre maths et musique, ou bien Evariste Galois, qui mourut lors d'un duel à l'âge de 20 ans au XIX^e siècle, un an après avoir écrit un ouvrage sur la théorie des nombres ; sans oublier Alexandre Grothendieck, mathématicien rebelle soixante-huitard et pionnier de l'écologie politique, ou le Russe Grigori Perelman, qui a refusé tous les prix (et les dollars qui vont avec) qui lui ont été décernés. Une chose est sûre : si trop faire de maths peut rendre fou, en faire un minimum réduit les risques d'être idiot. ●